

Homélie du dimanche 13 septembre 2020

(24^{ème} Dimanche du Temps Ordinaire – Année A)

Chers frères et sœurs,

Cette parabole dite du débiteur impitoyable nous invite à méditer sur le pardon, une pratique qui n'est pas très présente dans notre société, surtout lorsque celle-ci renonce à ses racines chrétiennes, puisque le pardon est une pratique qui est issue de l'Évangile. Notre société oscille plutôt entre, d'un côté, ce que j'appellerais la vengeance, et de l'autre, la tolérance.

La vengeance, c'est cette attitude qui consiste à vouloir faire payer l'autre ; on le voit surtout dans telle ou telle polémique stérile ou tel ou tel procès judiciaire que l'on intente à une personne parce qu'elle a dit un mot de travers. A chaque fois, on recherche un bouc émissaire, un responsable, quelqu'un qui paye. Nous sommes donc dans une société qui cherche à faire payer, et on peut se rassurer, nous sommes de cette société, parce que, rappelons-nous que ce sens dévié de la justice qui est la vengeance est présent dans notre humanité depuis le péché originel.

L'autre tendance que nous pourrions retrouver dans notre société, c'est la tolérance. C'est l'attitude inverse qui consiste à ne pas faire payer à l'autre le mal qu'il peut dire ou qu'il peut faire au nom d'une pseudo-bienveillance. Là encore, rappelons-nous que la tolérance n'est pas une vertu chrétienne, elle n'est pas une vertu évangélique. Quand on parle de tolérance dans la Bible, c'est pour dire que Dieu tolère le péché du pécheur jusqu'à ce qu'il se convertisse, mais jamais Dieu ne tolère le mal, n'accepte le mal. Or, aujourd'hui, cette attitude de tolérance que l'on retrouve dans notre société consiste plutôt à accepter tout et son contraire, y compris le mal que l'on peut dire ou que l'on peut faire.

Alors, entre les deux, il y a un autre chemin, c'est celui du pardon dont nous parlent l'Évangile d'aujourd'hui et cette parabole du débiteur impitoyable. Je prêche devant une assemblée convaincue, le pardon c'est important, tout le monde est d'accord ici pour le dire avec moi. Mais autre chose est de passer à l'acte, autre chose est de le vivre concrètement dans notre vie quotidienne. Je ne parle pas que des grandes offenses ou des grandes injustices que nous pouvons subir, mais aussi des petites offenses quotidiennes que nous peinons à pardonner spontanément. C'est l'exemple de la parole blessante du parent en colère vis-à-vis de son enfant, c'est l'exemple de l'ingratitude de l'adolescent vis-à-vis de ses parents, c'est l'exemple du manque d'attention ou d'écoute du conjoint vis-à-vis de l'autre, c'est l'exemple du voisin ou du collègue de travail qui a eu telle parole de travers, tel regard de travers. Tous ces exemples nous rappellent que, dans notre vie quotidienne, nous voulons souvent faire payer à l'autre l'injustice que nous avons subie, le mal qu'il a commis contre nous, et notre vie quotidienne nous montre que ce pardon est un combat. Même si nous sommes chrétiens, même si nous sommes persuadés que le pardon est important parce que Jésus lui-même nous en a montré l'exemple, le pardon reste un combat. Alors, à la lumière de cette parabole, je voudrais tirer trois enseignements pour nous aider à vivre ce combat.

Le premier enseignement consiste à se rappeler que le pardon est un chemin. Je ne parle pas ici des petites offenses de notre vie quotidienne où il est souvent plus facile de pardonner à son prochain, mais des grandes offenses. Lorsque nous avons subi une injustice profonde, lorsque nous avons été la victime d'un grand mal, le pardon est plus difficile, et parfois il faut du temps, il faut parfois une semaine, il faut parfois des mois, il faut parfois des années. Le pardon est un chemin. Un chemin sur lequel nous avons besoin de patience ! « Prends patience envers moi ! » dit l'homme de la parabole ! Nous avons besoin de cette envers celui qui a besoin de faire ce chemin du pardon, patience

aussi envers nous-même, envers tout ce qui résiste en nous pour donner ou recevoir le pardon. Et la première résistance, c'est celle de nos petits calculs, de nos petits raisonnements intérieurs. Nous avons entendu Saint Pierre : « *Seigneur, lorsque mon frère commettra des fautes contre moi, combien de fois dois-je lui pardonner ? Jusqu'à sept fois* » Saint Pierre a l'impression d'être un grand seigneur quand il dit ça. Le chiffre 7 dans la Bible, c'est le chiffre de la perfection. Et pourtant, dans sa question, il met déjà une limite. Jésus lui répond : « *Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à 70 fois sept fois* », c'est à dire : « ne compte pas, sois large, sois généreux dans ta miséricorde, donne tout, ne calcule pas, n'aie pas ces petits raisonnements mesquins ». Le pardon est donc un chemin où nous avons besoin de cette patience, où nous avons besoin de renoncer à tous ces calculs qui malheureusement nous habitent.

Il me semble qu'il y a un lieu où nous faisons cette expérience de la patience sur ce chemin du pardon : c'est celui de la confession. Nous nous confessons souvent des mêmes choses. Et pourtant, à chaque fois, nous entendons le prêtre nous dire : « Et moi, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, je te pardonne tous tes péchés ». Je ne pense pas que vous ayez rencontré un prêtre vous dire : « Écoute, ça fait dix fois que tu viens te confesser à moi de la même chose, aujourd'hui il n'y aura pas de pardon ». A chaque fois, Dieu, par la bouche du prêtre, ne se fatigue jamais de pardonner nos péchés, y compris ces péchés que nous recommençons sans cesse. Sans se lasser, Dieu pardonne. Avec beaucoup de patience, Dieu nous redresse, nous éduque, nous fait grandir, nous conduit vers le bien. Je trouve ça merveilleux ! Si on prend toujours plus conscience de cette patience de Dieu dans la confession, on aura envie d'y aller plus souvent, mais je pense surtout que ça nous aide à vivre également cette patience dans le pardon que nous avons envers notre prochain.

Le deuxième enseignement que nous pouvons tirer de cette parabole, et qui est en lien avec le premier, c'est cette relation étroite qu'il y a entre le pardon donné par Dieu et le pardon que je donne à mon prochain. Nous l'avons entendu dans l'Évangile, le roi dit : « *Ne devais-tu pas, à ton tour, avoir pitié de ton compagnon, comme moi-même j'avais eu pitié de toi ?* » C'est ce que nous disons aussi dans le Notre Père : « Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés ». Il y a un lien étroit entre le pardon de Dieu et le pardon du prochain. Déjà parce que, nous en faisons l'expérience, il est difficile de pardonner avec nos propres forces. Nous avons besoin de la force de Dieu, de l'amour de Dieu, de la miséricorde de Dieu pour être capable de pardonner à notre tour, parce que, dans certaines circonstances, c'est au-delà de nos forces. Mais surtout, parce que, tant que notre cœur est fermé au pardon pour le prochain, il est fermé au pardon qui vient de Dieu. Pour mieux comprendre cela, prenons l'image d'un homme qui a soif et qui est debout sous une cascade d'eau. Tant qu'il reste la bouche fermée, il ne pourra pas éteindre sa soif alors que l'eau est là ! Cette cascade d'eau, c'est l'image de la miséricorde de Dieu qui est donnée en abondance à tous, quels que soient nos fautes, mais tant que j'ai la bouche fermée, tant que mon cœur est fermé, cette miséricorde ne peut pas pénétrer mon cœur. Et qu'est-ce qui m'aide à ouvrir mon cœur ? C'est la miséricorde que j'ai envers mon prochain.

Le troisième enseignement que nous pouvons tirer de cette parabole, est celui-ci : dans tout chemin de pardon, il y a une décision à prendre. Nous l'avons entendu dans l'Évangile, l'homme choisit de refuser de faire miséricorde à son débiteur. Il refuse ! C'est terrible de prendre la décision de fermer son cœur à la miséricorde. A l'inverse, cela signifie que nous pouvons choisir d'ouvrir notre cœur à la miséricorde. Alors, attention aux volontaristes parmi nous ! Ce n'est pas parce que je le veux, ou que je le décide, que d'un seul coup l'offense que m'a fait mon prochain va être oubliée et effacée ! Bien entendu que non ! Lorsque je subis une injustice, cela me marque profondément, cela me blesse profondément, cela reste dans la mémoire de mon histoire. Mais la décision que je peux prendre, c'est celle de vouloir pardonner. Il me semble que sur ce chemin du pardon, il est important de faire cette distinction entre le désir de pardonner et la capacité de pardonner. Parfois, nous ne pouvons pas. C'est

au-delà de nos forces. Mais ce que Dieu nous demande, ce n'est pas « Es-tu capable de pardonner ? », mais c'est : « Veux-tu pardonner ? Laisse-moi faire le reste, laisse-moi ouvrir progressivement ton cœur à la miséricorde, mais toi, le veux-tu ? Le désires-tu ? » Et même si on n'a même pas le désir de pardonner, il faut demander à Dieu le désir du désir du pardon. Ce désir est la faille par laquelle la miséricorde de Dieu s'engouffre dans notre vie. Prenons encore une image : celle d'un barrage. Vous savez, en montagne, le barrage hydraulique qui crée un lac artificiel. Faites un micro-trou dans ce barrage, et progressivement, la force de l'eau fera éclater ce barrage. C'est la même chose pour la miséricorde de Dieu : le plus petit désir de pardonner est capable de faire éclater toutes les résistances intérieures qui s'opposent à la miséricorde de Dieu.

Chers frères et sœurs, dans cette société qui a oublié ses racines chrétiennes, qui peine à vivre cette pratique du pardon, nous sommes appelés à être des hommes et des femmes de pardon, là où nous sommes, avec cette certitude de foi que notre attitude imprègne le monde dans lequel nous vivons, comme une tâche d'huile. Car, comme le disait la servante de Dieu Élisabeth Leseur : « Une âme qui s'élève, élève le monde ». On pourrait dire : une âme qui pardonne permet au monde de grandir dans cette miséricorde. Amen.